



Fiction

En finir avec l'homme aux yeux verts

Dans son premier roman, la Lausannoise Léna Furlan raconte la vie d'une jeune femme après une relation amoureuse toxique

Julien Burri

Ada travaille comme vendeuse dans un magasin de sacs. Elle fait une pause dans ses études, «entre un bachelors en sciences sociales pas convaincant et un master indéterminé». Elle commence à écrire et à publier.

Elle entretient une relation fusionnelle avec sa sœur Anna. Les jumelles ne sont pas toujours au diapason: «quand tout va bien pour elle sentimentalement, rien ne va pour moi, et inversement», explique Ada. Elles vivent l'une chez l'autre, échangent leurs sous-vêtements, écoutent la même musique, n'ont pas besoin de parler pour connaître leurs pensées. Elles oublient leur âge. Parfois l'enfance perdue semble si proche, on pourrait la toucher du doigt: «Je voudrais une tenue neuve pour aller à l'école, avoir 10 ans et manger des TamTam au chocolat.»

Calme apparent

Mais Ada n'a plus 10 ans; elle a entretenu une relation toxique avec un peintre aux yeux verts, obsédants, un homme brutal qui l'a rabaissée et abusé d'elle. Dans le ventre de la jeune femme, le bonheur et le désespoir se mêlent, une angoisse lancinante se réveille. L'amant tient du cliché, tout en demeurant crédible. Ce n'est pas lui qui occupe le centre de ce livre. Ce que Léna Fur-

lan parvient à capter, c'est le calme apparent recouvrant la violence. Sous un quotidien presque immobile, elle laisse entrevoir l'agitation des profondeurs. Pas question de décrire en détail les abus, c'est l'onde de choc, la vie d'après, qui l'intéresse, les traces du traumatisme que l'écriture rend palpable.

Tout est annoncé dès le premier paragraphe. «Quand j'étais petite, je voyais beaucoup d'incendies au bord de l'autoroute. Il y avait des maisons qui brûlaient. Des usines. Au milieu des champs. J'appuyais mon front contre la vitre et je regardais la fumée noire s'échapper dans le ciel. J'imaginai les sirènes des pompiers. L'agitation. Pourtant tout avait

l'air immobile. Figé.» La réalité paraît onirique; la violence lointaine. Métaphoriquement, Ada a passé par le feu et le feu désormais couve en elle. «Au fond de moi, il y a quelque chose qui brûle encore. Je ne sais pas s'il faut que je l'éteigne ou que je le ravive.»

La mémoire du corps

L'homme aux yeux verts fait toujours peur. Ces deux mots, «les yeux verts», évoquent un titre de Marguerite Duras, autrice que Léna Furlan affectionne – ses phrases courtes, parfois trop heurtées, en témoignent. Mais cet homme n'a plus rien de fascinant, un regard vide et un sourire mou. Il ressurgit dans les souvenirs de la jeune femme, sur Tinder ou dans le métro. Si Ada



ne dit rien, comme anesthésiée, son corps, lui, se manifeste. Il a de la mémoire et ne veut plus prendre de risques. Désormais, l'écriture protégera Ada. Le roman que l'on a entre les mains possède une couverture verte, couleur redevenue benévole. Une promesse.

On peut deviner dans ses pages Lausanne, ses quartiers ouest, son vivarium et son aquarium d'eau douce. Les passages d'apparent détachement sont les plus poignants. Lorsque Ada observe, la nuit, de sa fenêtre, une prostituée sur un trottoir. Ces moments de relâchement, de solitude, où l'essentiel pointe, affleure: la joie et la douleur mêlées.

L'autrice de ce premier roman ressemble à son personnage. Elle a 25 ans, elle a étudié à l'Institut littéraire de Bienne. Elle est la fille du metteur en scène Massimo Furlan et de la dramaturge et chercheuse en anthropologie et en littérature Claire de Ribapierre. Ses parents sont remerciés à la fin du livre, sa sœur également. La relation entre Ada et Anna fascine. Espérons qu'elle fera l'objet d'un autre texte, plus tard, peut-être. Un beau printemps, assurément. ■

L'autrice sera présente au Salon du livre de Genève le 19 mars à 13h pour une rencontre avec Florence Marville autour du thème de l'amour toxique.



Genre Roman
Autrice Léna Furlan
Titre Le Printemps peut-être
Editions Slatkine
Pages 151